

Bible et poésie, deux paroles aimantées par le sens*

Ce plaidoyer pour une lecture poétique des Écritures pourrait surprendre et même laisser perplexe l'un ou l'autre lecteur. Il est vrai que nous sommes peu préparés à considérer la Bible et la poésie comme deux alliées, marchant la main dans la main.

Mais pourtant s'agit-il ici d'autre chose que de lectio divina, de lecture de la Parole, une lecture aidée, favorisée, réveillée, libérée, par la grâce de la poésie. Nous sommes bien au cœur de la spiritualité monastique, qui de tout temps s'est voulue écoute neuve de la Parole. Souvenons-nous des auteurs cisterciens du XII^e siècle et de leur rapport à la Bible : ils la lisaient comme « un immense poème », où d'un bout à l'autre mots et images s'appelaient et se répondaient, en d'infinies harmoniques. Si nous voulions caractériser au plus juste leur lecture de la Bible, ne pourrait-on l'appeler une lecture « poétique ». Et même, ne gagnerait-on pas à parler à leur propos de « théologie poétique » ? À condition, bien sûr, que l'on dépasse un certain nombre de clichés et de préjugés et que l'on adhère au regard porté ici sur la poésie.

Cet article, d'autre part, pourrait constituer notre modeste contribution – sur le plan de l'expérience religieuse – au dialogue avec l'art contemporain, et cela en réponse à ce que demande avec force le pape Jean-Paul II : « L'art, quand il est authentique, a une profonde affinité avec le monde de la foi, à tel point que, même lorsque la culture s'éloigne considérablement de l'Église, il conti-

* Conférence donnée en 1995. Le texte en a été légèrement retouché pour cette publication. L'auteur, né à Bruxelles en 1957, est enseignant, poète et critique littéraire. Ses principaux recueils ont paru à L'Âge d'Homme (Lausanne) : *Penouël* (1993), *La veillée d'armes* (1996), *Comme un pommier* (1997), et aux éditions PHI (Luxembourg) : *L'ouïe fine* (2001). Il faut citer ici la plaquette qu'il a écrite avec Colette NYS-MAZURE : *Traces et ferment*, et qui porte le sous-titre significatif : *Un dialogue à bible ouverte* (Amay, L'arbre à paroles 1998).

nue à constituer une sorte de pont jeté vers l'expérience religieuse. Parce qu'il est recherche de la beauté, fruit d'une imagination qui va au-delà du quotidien, l'art est par nature une sorte d'appel au Mystère. Même lorsqu'il scrute les plus obscures profondeurs de l'âme ou les plus bouleversants aspects du mal, l'artiste se fait en quelque sorte la voix de l'attente universelle d'une rédemption. On comprend donc pourquoi l'Église tient particulièrement au dialogue avec l'art et pourquoi elle désire que s'accomplisse, à notre époque, une nouvelle alliance avec les artistes*.

Bref, à sa manière, ce texte propose dans notre contexte culturel l'ascèse toute traditionnelle de la lecture, cet effort d'attention qui tout à la fois recentre et dilate celui qui s'y livre.

B.-J. S.

*

* *

La poésie s'éprouve avant de s'expliquer... S'il m'apparaît comme de plus en plus certain que la lecture de la poésie féconde profondément la lecture de la Bible, et si j'ai accepté d'étayer pendant une heure cette conviction, je vois mal de quoi nous pourrions parler si nous n'avions d'emblée éprouvé ensemble le mystère des mots... Il faudrait peut-être même s'en tenir là. Nous partager quelques poèmes, quelques péripécies, et puis nous raconter nos lectures : où et quand nous lisons, ce qui nous fait lire la Bible ou autre chose. Ce serait, ailleurs et une autre fois, une façon bien meilleure de nous rencontrer et même de partager puis de nourrir une commune espérance. « Qu'espérons-nous, nous qui lisons ? », demande en effet Maurice Blanchot, pour attester de manière ouverte le lien entre la pratique de la lecture et l'émergence d'une espérance mystérieuse.

En faisant mienne la belle interrogation de Blanchot, je voudrais d'abord situer le lieu d'où je m'adresse à vous, me situer ensuite avec vous dans ce lieu qui nous rassemble : simplement celui de la lecture. Je vous dois d'avoir eu la chance, en préparant cette conférence, de rassembler un peu mes idées et de tenter de les articuler, mais j'éprouve aussi, en vous parlant, un scrupule ténu, mais tenace. Je n'ai en effet aucun titre qui m'y autorise. Je ne suis pas théologien, ni exégète. Je lis la Bible depuis vingt ans, en français, dans une traduction courante. La Bible me passionne. Quelquefois elle m'ennuie. Souvent elle m'éclaire, parfois elle m'assombrit. La Bible, et

* *Lettre aux artistes*, 4 avril 1999. Voir *Documentation Catholique* 1999, p. 451s.

d'autres lectures, comme on le verra. Mais toujours est-il qu'on ferait fausse route, pour autant que j'aie moi-même le droit d'en juger, en interprétant autrement les deux titres par lesquels j'ai accepté qu'on me présente ce soir. Si je suis *poète* – ou, plus exactement, si j'espère le devenir – c'est, avouons-le, par pure contagion, puisque la seule lecture de la poésie m'a révélé le désir d'en écrire... Quant au *critique littéraire*, il n'a d'autre ambition à son tour que de témoigner du bonheur d'avoir lu, peut-être mû par la belle injonction de la première épître de Pierre, celle qui lui demande d'être toujours « prêt à rendre compte de l'espérance » qui l'habite (1 P 3, 15).

Ayant de la sorte situé mon intervention, je crois utile d'en énoncer la structure, sachant par ailleurs qu'un autre témoin de la lecture pourrait tout aussi bien s'y prendre autrement. Nous commencerons donc, grâce à Paul Celan, par faire un éloge du bégaiement (1). Par nous interroger ensuite sur la Bible en tant qu'elle se présente elle-même comme une lecture de la Parole (2). Ces deux réflexions nous conduiront, non à une définition de la poésie (je la postule d'emblée comme indéfinissable), mais à un examen de ce que fait la poésie chez son lecteur (3), et enfin, grâce à l'analyse d'un poème, nous plongerons au cœur même de notre sujet : Bible et poésie (4).

1. Éloge du bégaiement

S'il venait,
venait un homme,
venait un homme aujourd'hui, avec
la barbe de clarté
des patriarches : il devrait,
s'il parlait de ce
temps, il
devrait
bégayer seulement, bégayer,
toutouttousjours
bégayer¹.

Les grands écrits se caractérisent par l'incessant renouvellement des lectures qu'ils produisent de génération en génération, et ces lectures à leur tour, révèlent bien plus l'époque qui les a fait naître qu'elles ne décrivent les œuvres examinées. Si donc notre temps est celui dont parle le poète, on ne me soupçonnera pas de me moquer de la « barbe de clarté des patriarches » en affirmant que, pour moi,

¹ Paul CELAN, *La rose de personne*, Le Nouveau Commerce, 1979.

la Bible est d'abord et avant tout le lieu d'un immense bégaiement. La Bible, lue lentement, lue sans préjugé, telle qu'elle se présente à nous malgré l'intervention des traducteurs et des éditeurs (dont on me dit souvent qu'ils s'efforcent de réduire les aspérités du texte), la Bible bégaye et, dans un premier temps, elle rend muet. Un livre bègue, une immense lallation, voilà comment nous apparaît l'Écriture aujourd'hui.

La pertinence de sa lecture pour notre temps vient à mes yeux d'abord de cette étonnante caractéristique formelle. À une culture éclatée, la nôtre, où le télescopage des signes a rendu vacillantes les notions mêmes de temps et d'espace, répond un ensemble de textes réputés saints dont le moins qu'on puisse dire est qu'il n'évite pas le morcellement, l'incohérence, la contradiction même. Dans la Bible également, l'histoire (le temps) est convoquée par la géographie (l'espace) au sein de récits qui cherchent moins à être plausibles qu'à laisser retentir des significations liées aux lieux et à la mémoire historique. Il ne faut pas être grand spécialiste pour lire dans le récit que font les évangiles synoptiques du baptême de Jésus dans le Jourdain (je prends cet exemple entre mille) une évocation du passage de ce fleuve par les troupes de Josué, puis pour relier cette traversée-là à un autre passage, celui de la « Mer rouge » par Moïse. La simple mention du fleuve au bord duquel les auteurs ont situé l'activité de Jean le Baptiste appelle donc des significations multiples dont le texte même ne souffle mot...

L'interprétation des récits se révèle dès lors toujours hasardeuse, toujours soumise à révision. C'est la force des livres : ils sont les miroirs immobiles dans lesquels les temps qui passent viennent tour à tour se mirer. Lorsque des récurrences sémantiques telles que j'en ai donné un exemple nous assaillent en cours de lecture, rien ne dit qu'il nous soit possible d'en venir à bout. En rapprochant les temps et les lieux (ce qu'elle ne cesse de faire), la Bible ouvre donc de multiples voies. Notre désir de « comprendre » les textes ne cesse de buter sur l'infini des échos, autrement dit sur le bégaiement que ces mêmes textes produisent. Je crois avoir saisi, à force de lire les Écritures, que l'une des difficultés majeures que nous rencontrons tous en les ouvrant vient d'une confusion sur la nature même du Livre qui les recueille. À force d'exiger de lui ce qu'il ne peut nous donner : une parole claire et définitive sur ce que devrait être notre agir, par exemple, ou une perspective cohérente sur le Dieu qu'il révèle, le Livre de la Bible nous paraît obscur. C'est alors que nous oublions cette évidence qu'on a presque honte de rappeler, à savoir que la Bible nous devance, qu'elle nous est donnée d'abord pour être lue,

lue telle quelle, avec ses incohérences, ses répétitions, ses contradictions. Il ne faudrait donc pas s'étonner de l'étonnement que tout cela produit : le désordre, l'inquiétude et la jubilation accompagnent nos lectures de la Bible.

Lire la Bible est un exercice d'une rigueur inouïe qui consiste à oublier dans un premier temps, même pour les pages archi-connues, les commentaires entendus maintes fois dans les catéchèses et les prédications. En cela, si l'on veut bien me permettre d'anticiper, il se pourrait que les poètes nous soient d'un précieux secours. Leurs lectures des Écritures (je parle évidemment des poètes qui ne se contentent pas de rimer un commentaire convenu) procèdent d'une très grande liberté. Je ne sais s'il s'agit d'un paradoxe, mais j'ai toujours ressenti chez des auteurs tels que Schmitz, Chappaz ou Lemaire que leur liberté invitait à cette rigueur de lecture que j'appelle de mes vœux. En bousculant un peu des pages très connues, ils nous invitent au moins à aller les relire d'un œil neuf !

La Bible bégaye donc, si l'on veut, et, de Moïse à Isaïe, de Jérémie à Jonas, qui tous d'une manière ou d'une autre s'avouent blessés dans leur parole, elle n'est pas affaire de beaux parleurs. Mais elle bégaye aussi dans son propre déroulement. N'importe quel lecteur qui la traverse de part en part ne peut qu'être frappé par les répétitions incessantes qu'elle déploie. Chaque événement marquant du Livre y est toujours accompagné d'une anamnèse, souvent explicite, comme si la nouveauté ne pouvait s'y faire jour qu'au prix d'un ressassement infini. Quelle nouveauté ? C'est ce que je me propose d'éclaircir un peu à présent.

2. Lire la Parole

La Bible est la Parole de Dieu, nous dit-on. Fort bien. On s'habitue à toutes les formules, et on y adhère même souvent sans trop y songer. Pourtant, celle-ci aurait de quoi nous inquiéter. Prise à la lettre, elle pourrait laisser entendre que le Livre contient la Parole, qu'il l'emprisonne, qu'il la cerne, qu'il la possède... Lisez cela, c'est Dieu qui vous parle, nous dirait-on alors, et nous dit-on encore parfois. C'est la tentation des fondamentalistes, pour qui Dieu s'est moins fait homme que livre. On sait à quelle violence conduisent leurs interprétations. La violence vient toujours d'une mutilation de la complexité, d'une réduction des données. Confrontée à l'immense corpus biblique, la croyance en l'univocité du sens ne peut que réduire la lecture du Livre à un parcours certes cohérent, mais aussi bien violent, au sein des textes – violent parce qu'il se prétend

unique, violent parce qu'il estompe le caractère forcément impossible à cerner que revêtent les 1336 chapitres de la Bible, dont nul homme – fût-il capable de les mémoriser tous – ne viendra jamais à bout !

Sauf à accréditer un coup de force sur les textes, la Parole de Dieu ne serait dès lors perceptible qu'au terme d'un tohu-bohu de lecture. Elle retentirait de l'entrechoquement des récits entre eux. Elle serait présente dans les césures du Livre, dans ses fractures. Pardon si je me trompe : j'en viens à penser que la Parole de Dieu n'est pas dans le livre, mais dans l'espace entre le livre et ses lecteurs, puis dans l'entre-nous de ceux-ci. J'en viens à croire, comme le psalmiste, qu'elle est silencieuse, comme lorsque nous nous parlons, quand l'essentiel est encore à dire, sera toujours à dire dans l'aval d'une parole commune dont nos discours tâonnants ont cependant creusé le lit.

Au creux du Nouveau Testament est logé un texte extrême de ce point de vue, un texte terriblement périlleux, qui m'a, au sens propre, donné le vertige, lorsque je l'ai relu cet été. Il s'agit de l'épître aux Hébreux. L'épître aux Hébreux n'a pas d'auteur connu. C'est une voix unique dans le corps du livre. Elle prétend attester, puis célébrer le sacerdoce définitif de Jésus Christ. Ce n'est pourtant pas d'abord cette visée théologique qui a retenu mon attention, mais bien le procédé par lequel l'auteur entend la développer. Car toute l'épître se présente comme une lecture du Premier Testament. Mais cette lecture de l'Écriture sainte est – pour les chrétiens tout au moins – devenue Écriture sainte à son tour. Si l'Écriture sainte se bâtit par l'interprétation d'autres Écritures saintes, cela veut dire que le concept de sainteté, accolé à un écrit postule une vitalité de cet écrit dans l'avenir de ses lectures. L'auteur de l'épître aux Hébreux ne prétend évidemment pas être Dieu, pas plus qu'il ne prétend écrire sous sa dictée. Et il sait, d'autre part, que son texte sera lu à son tour, lu en son absence, soulignons-le, lu, donc, sans qu'il puisse rectifier les interprétations qu'on pourra en faire.

La sainteté de l'Écriture n'entrave donc en rien la liberté et la mobilité de ses lecteurs. Lorsqu'on publie un livre, l'expérience la plus commune est d'être stupéfié par les interprétations que les lecteurs font du texte publié. Je rencontre assez souvent des jeunes gens qui ont lu mes poèmes en classe. C'est une expérience extraordinaire, qui peut beaucoup nous apprendre sur les livres. En général, je me souviens assez bien de chacun de mes textes, des circonstances dans lesquelles je les ai écrits, du sens que je leur avais donné. Eh bien, il est extrêmement rare que mes interlocuteurs évoquent des

circonstances ou des significations analogues, quand ils me font l'amabilité de commenter devant moi mon travail. Et il est également extrêmement rare que leurs commentaires soient aberrants, c'est-à-dire sans liens profonds avec les mots écrits sur la page. On pourrait attribuer cela au fait que la poésie, forcément allusive, ouvre le champ à une subjectivité plus grande. Mais j'en ai souvent parlé avec des amis romanciers ou nouvellistes, et tous l'attestent également. Un texte lu revient à son auteur chargé de sens nouveau, et il n'est pas rare que des lectures diverses, des interprétations étonnantes, enrichissent le texte, le rendent soudain plus beau aux yeux même de celui qui, l'ayant écrit, croyait en avoir fixé le sens. Je ne vois pas en quoi les auteurs de la Bible feraient exception sur ce point.

Plus d'une fois, l'épître aux Hébreux évoque aussi la Parole. La Parole majuscule, la Parole de Dieu. Mais un mystère plane sur la nature de cette Parole. Pour la bonne compréhension des choses, je crois utile de signaler ici une différence à mes yeux cruciale entre mystère et énigme. Une énigme se propose à nous comme l'objet d'une élucidation, l'occasion d'un travail sur la découverte d'un sens caché, mais clair. Une parole énigmatique peut irriter ceux qui n'en ont pas la clé. Elle peut, au contraire, tisser entre ceux qui la comprennent (les initiés) un sentiment de connivence. Une parole mystérieuse, elle, ouvre le sens à l'infini. Le mystère se présente à nous comme une convocation à entamer un travail sur le sens, dont on devine qu'il ne sera jamais achevé. Pour une part, l'exégèse historico-critique élucide ce qui, dans la Bible, a fini par devenir énigmatique en raison de la distance culturelle qui nous sépare des auteurs. Elle peut donc nous éclairer utilement sur tel geste liturgique, sur la valeur de telle mesure de poids ou de volume, etc.

Pourtant, il y a des choses dans la Bible qui demeurent mystérieuses, qui ne s'élucideront jamais. L'Exode, par exemple, nous raconte que Dieu ouvrit la mer afin d'y faire passer Moïse et les Hébreux. J'ai lu quelque part un commentaire de ce récit, selon lequel le bras de mer traversé offrait des passages à gué que Moïse avait pu explorer antérieurement lors de son séjour prolongé chez Jéthro. Il ne m'appartient pas de juger de la valeur historique d'une telle explication. Mais il saute aux yeux qu'elle s'éloigne des intentions du texte biblique, lequel raconte bien l'intervention mystérieuse de Dieu. On sent à quel point l'effort pour rendre ce récit plausible aplatit sa signification. En conférant au Passage de la Mer Rouge le statut d'énigme (comment cela a-t-il pu se passer ?), on croit résoudre une difficulté, mais on en vient en fait à vider la lecture de tout intérêt spirituel. Accepter, par contre, qu'il s'agit là d'un mystère n'oblige pas à

prendre position sur la réalité factuelle de l'événement raconté, mais laisse résonner longtemps, infiniment, dans le corps et dans la tête, l'image d'une mer fendue en deux parts entre lesquelles des captifs font leurs premiers pas d'hommes libres... Le mystère demeure, il nous habite. Nous pourrions, selon les circonstances de notre vie, l'habiller de significations diverses. Il ne s'épuiserait jamais, et il se refuserait toujours au joug de l'explication univoque. La nouveauté du livre vient du jaillissement ininterrompu des interprétations qu'on en fera.

Quand l'épître aux Hébreux (pour en revenir à elle) évoque la Parole, elle le fait, à l'évidence en termes de mystère. Dès le premier chapitre, le texte nous dit que « le Fils [Jésus] soutient l'univers par sa parole puissante » (1, 3). L'image est extraordinaire, cosmique... mais que nous apprend-elle au juste, sinon que la Parole demeure imprenable et qu'elle ne cesse d'agir dans l'immense ? Plus loin, l'auteur évoque son action dans l'intimité de l'être : « Vivante, en effet, est la parole de Dieu, efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants. Elle pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, elle peut juger les sentiments et les pensées du cœur » (4, 12). Si nous lisons bien, et si nous rapprochons les deux versets, nous sommes invités à croire que la Parole habite des lieux indicibles : le silence du cosmos ou du corps. Nous savons qu'elle agit, qu'elle est vivante... mais nous apprenons aussi que nous n'y comprenons rien. Devant elle, d'ailleurs, il y a fort à parier que nous nous trouvions, à l'instar des destinataires de l'épître, comme des enfants ignorants : « En effet, dit le texte, alors qu'avec le temps vous devriez être devenus des maîtres, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne les rudiments de la parole de Dieu, et vous en êtes venus à avoir besoin de lait, non de nourriture solide » (5, 12). En latin, me dit-on, l'*infans* est bien « celui qui ne parle pas », celui, donc, qu'on nourrit de lait. Sur ce point, l'épître aux Hébreux, qui cependant nous parle, révèle que notre langage demeure impropre à saisir la Parole. Ce texte, comme d'ailleurs toute la Bible, n'énonce pas la Parole, mais il l'annonce... en même temps qu'il nous révèle notre inaptitude à la comprendre, à la circonscrire, à la parler...

Tout cela : le mystère omniprésent dans l'Écriture, les multiples césures du Livre, son bégaiement, l'annonce qu'il fait d'une Parole imprononçable, pourrait bien nous conduire enfin au cœur du sujet qui nous rassemble ce soir... Car la poésie, elle aussi, travaille dans le rhizome de l'indicible. Elle nous prépare singulièrement à la lecture de la Bible. La poésie ne fait rien d'autre qu'interroger en nous la bête parlante. Elle sonde cette singularité qui nous distingue entre

les vivants : celle de parler, de nommer le monde, sans trop savoir au juste ce que « parler veut dire ». La poésie, tout bonnement, suggère que toute parole est un mystère...

3. Que fait la poésie ?

La plupart des auteurs qui se sont souciés de la poésie ont évité de la définir. Quand ils l'ont fait, leur tentative s'est très tôt heurtée à d'autres définitions, qui, à leur tour ont été dénoncées. Je ne m'attarderai pas ici sur ce postulat que j'ai fait mien depuis bien longtemps déjà : celui de l'impossibilité de cerner la poésie en quelques lignes, sans évacuer de ces lignes des pans entiers de l'expression poétique. Le temps nous manque pour creuser cette question. Aussi ai-je cru utile de la remplacer par une autre. Au lieu de me demander ce qu'est la poésie, j'ai jugé préférable de cerner un peu ce qu'elle fait : comment elle agit sur nous qui la lisons ; à quoi elle fait appel en nous ; en quoi elle est capable de nous toucher. Certes, les approches qui vont suivre ne peuvent se prévaloir que de ma propre expérience. J'avais huit ans quand j'ai lu mon premier poème, douze quand j'ai pour la première fois essayé d'en écrire un, et, depuis, je ne cesse de piocher dans les poèmes des autres pour tenter quelquefois, gagné par une contagion dont la plupart des poètes pourraient témoigner, de jeter sur papier des lignes qui s'espèrent poétiques. Les raisons de le faire ? Je ne puis, pour m'en expliquer que citer un troubadour, Raimbaut d'Orange : « J'entrelace, pensif et pensant, des mots précieux, obscurs et colorés, et je cherche avec soin comment, en les limant, je puis en gratter la rouille, afin de rendre clair mon cœur obscur. » Chaque terme de cette déclaration mériterait d'être pesé, mais laissons cela : nous sommes ici entre lecteurs, et le cœur obscur du poète n'a pas à s'épancher.

Il convient néanmoins de prévenir des limites de ce qui va suivre. Je n'ai pas lu impunément pendant des années à la fois la Bible et des recueils de poèmes. Certaines corrélations se sont imposées à moi, qui surprendraient sans doute autant certains poètes que certains biblistes. L'écriture d'un recueil tel que *Penouël*, dont je me suis aperçu, en le composant, qu'il tentait à sa manière de traverser les Écritures, n'a pas été non plus sans incidence sur ma façon d'envisager les choses. Quoi qu'il en soit, il me revient de faire état d'une réflexion dont j'accepte, bien sûr, qu'elle soit profondément remise en question.

Que fait la poésie ? Elle érige le langage, elle révèle le corps parlant, elle nous fait violence.

La poésie érige le langage.

C'est généralement vrai : le poème se dresse devant nous dans le blanc de la page. Sa disposition ordinaire, en lignes successives, met le langage en arrêt. On passe d'un vers à l'autre en enjambant un espace vide. C'est chaque fois un petit saut assez périlleux, car il arrive bien souvent que l'unité sémantique d'une phrase soit brisée par la structure du vers et cela finit par induire un doute sur la signification de ce qu'on est en train de lire.

Cette façon d'écrire a pour effet de mettre en relief, par la rime ou par le rythme, des brisures dans l'écoulement du flot verbal. Tout à coup, les mots, généralement destinés à couler de source, construisent eux-mêmes leurs propres barrages. Tout à coup, l'évidence d'un geste appris très tôt, la lecture, est ramenée à la première étape de son apprentissage, celle du déchiffrement. Quand un enfant déchiffre, il commence par ânonner les syllabes avant de les rassembler en mots, en phrases... La poésie agit de même. Elle nous oblige à lire lentement, à déchiffrer, à redevenir conscients de l'arbitraire du langage, sur lequel cependant se construisent toutes nos sciences et nos pensées. Le langage n'est jamais qu'un bruit de bouche. La poésie n'a de cesse de nous le rappeler.

Et, donc, la poésie révèle le corps parlant.

Il y a, dans ce que l'épître aux Hébreux appelle les articulations et les moelles, une vie sourde, une vie primaire, essentielle, une vie infra-langagière, mais dont le langage dépend : la vie du corps précède nos paroles. Le corps est cependant le lieu où les paroles se creusent..., où elles rebondissent, alors même que la parole circonscrit la conscience du corps. Ce n'est pas pour rien que l'on dit de certains mots qu'ils font mal, ou que parler libère. Le flux des paroles humaines est lié au souffle, toujours ; et souvent aux gestes. On parle avec les mains, dit-on. La poésie travaille le corps. Quitte à surprendre un peu, j'ai coutume de dire qu'elle est probablement la forme littéraire la moins intellectuelle. Quelque chose en elle passe nécessairement par le rythme et le son, par les battements du cœur, si vous voulez. La poésie, comme la musique, produit des remuements, ces remuements produisent des émois. Mais, contrairement à la musique, la poésie n'utilise que des mots. Les mots du poème ne sont pas d'abord là pour être compris, mais pour retentir. Là se joue à mes yeux l'enjeu majeur du poème. Comme l'a dit très simplement quelqu'un : « la poésie, c'est quand les mots se rencontrent pour la première fois²... » Un vrai poème n'est

² Il s'agit, paraît-il, d'un propos rapporté de Max Jacob.

pas une énigme où le sens serait perceptible aux initiés d'un langage abscons. Au contraire : par des rapprochements ahurissants de vocables, un vrai poème ouvre la quête infinie du sens. Georges Perros l'a magnifiquement dit :

La poésie n'est pas obscure parce qu'on ne la comprend pas mais parce qu'on n'en finit pas de la comprendre. L'obscurité ne vient pas d'une inversion, ni d'une ellipse, ni d'une syntaxe particulière, mais du lieu même où s'engage et se perpétue le combat. Lieu difficile à situer, il y faudrait plus d'une vie³...

Un combat, dit Perros... et j'ajoute : une violence !

Car la poésie nous fait violence.

Pour ce point, je me réfère à un ouvrage de Jérôme Thélot : *Baudelaire, violence et poésie*. Dans cet essai, l'auteur montre que la violence de Baudelaire n'est pas de l'ordre de l'invective (même si l'on trouve chez ce poète de nombreuses imprécations). Pour que le poème soit poème, Baudelaire travaille en effet à pervertir le contrat de confiance qui semble évidemment lier un écrivain et son lecteur. Rappelez-vous le texte liminaire des *Fleurs du mal* et son apostrophe finale : « Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère... » Autant dire qu'il n'est plus de démarcation claire entre l'écrivain et celui qui le lit. Le mal, dont Charles Baudelaire entreprend une sorte d'inventaire, est partagé. Le poème, parce qu'il se connaît comme poème, sait qu'il met en œuvre autre chose que la raison critique, dont la fonction consiste à permettre une distance intellectuelle, une sorte de mise à l'abri. Au bout du compte, le recueil va littéralement nous entraîner dans la déchéance baudelairienne, dans ce désespoir lucide, ce désespoir absolu qui, par le seul fait d'être nommé et partagé construit une forme d'espérance paradoxale, débarrassée de l'illusion et de son cortège d'images. Je ne pourrais mieux dire que Thélot lui-même :

Que peut la poésie ? – Se connaître, et par là nous défaire des fascinations qui nous constituent mais nous condamnent, veiller sur nos rêves qui sont toujours peu ou prou de la violence, déconstruire nos mythes. Ce n'est pas rien, c'est la tâche urgente demandée par l'espérer. Car si le poète qui écrit son rêve et le nôtre n'en est pas dupe, s'il écrit qu'il l'écrit et s'il offre au lecteur cette écriture seconde, en vérité un libre arbitre, alors dans ce surcroît des signes où langage et rêve se dénoncent, n'est-ce pas tout un possible qui affleure, et un amour enfin pour cette condition humaine qu'on croyait le malheur ?

³ *Papiers collés II*, Paris, Gallimard 1973, p. 377.

Voici la connaissance, au moins, que ce malheur n'est indiscutable qu'au sein du rêve, que l'impossibilité d'aimer n'est qu'une chimère, qu'une proposition du seul désir : la nuit n'est qu'une image dans un sommeil⁴.

Ainsi le poème peut-il faire violence aux images qui nous rassurent mais qui nous entravent et, si l'on en croit la Bible, la chasse aux idoles est le préliminaire de toute libération...

4. Bible et poésie

Bien souvent, la Bible, elle aussi, fait de la sorte violence à nos images. Je prendrai l'exemple apparemment simple d'une parabole bien connue, celle du Pharisien et du Publicain (Luc 18, 9-14). Là où le Pharisien pavoise dans le Temple, le Publicain bat sa coulpe. C'est, bien sûr, ce dernier qui rentre chez lui justifié. Une lecture moralisante de ce récit va produire des injonctions : abaissez-vous, nous dira-t-on, et vous serez élevés. Ce n'est pas mal, si l'on veut, mais cela risque bien de produire une sorte de narcissisme à rebours. Une lecture « poétique » du même texte va, quant à elle, faire violence à tout narcissisme. Car, si nous lisons vraiment la parabole, nous comprenons qu'elle nous met dans une position impossible. Impossible de nous identifier à l'un ou à l'autre des personnages. Si nous sommes au premier rang, Pharisien avec le Pharisien, notre compte est bon ! Mais il n'est guère plus confortable de nous identifier au collecteur d'impôt. Quiconque croirait avoir abouti à la contrition se retrouverait *ipso facto* rembarqué dans la gloriole... Lue comme un poème, cette petite péricope nous invite certes à quitter toute image de nous-mêmes, mais elle nous interdit du même coup à croire un jour ce travail accompli... Il reste alors le texte et son mystère, à lire et à relire sans fin, à ficher dans notre conscience, pivot autour duquel s'articuleront, d'âge en âge, des expériences spirituelles et humaines infinies.

Bible et poésie, deux paroles hantées par le sens. C'est ainsi que j'avais demandé qu'on intitulât l'exposé de ce soir. À y regarder de plus près, je crois en fin de compte qu'il vaudrait mieux parler de paroles *aimantées* par le sens, car la Bible et la poésie ont en commun de mettre à jour notre désir de parole. Sans prétendre pour autant que toutes les parties qui la composent soient poétiques (il s'y trouve en effet bien des passages prosaïques – mais le contraste entre ces passages : descriptions ou prescriptions rituelles, récits abrupts

⁴ Baudelaire, *violence et poésie*, Gallimard, 1993, p. 85.

de guerres, d'intrigues... et les autres, féconde à son tour la surprenante diversité du Livre), je postule que la Bible pourrait être lue comme un immense poème. Comme un poème, en effet, la Bible ouvre quelque chose en nous. Un besoin de comprendre vient se heurter à l'incompréhensible, c'est-à-dire à notre incapacité patente de saisir l'entièreté du Livre. Comme un poème, la Bible nous touche plus qu'elle nous flatte. Et, dans un certain sens, elle nous oblige à parler.

J'ai déjà évoqué la contagion poétique. Je connais peu de lecteurs de poèmes qui n'en griffonnent de temps en temps. Tout naturellement, on verra que la Bible inspire les poètes. Car les bégaiements, les césures et le mystère du Livre autorisent soit des traversées fulgurantes, soit un va-et-vient incessant entre le texte et l'expérience quotidienne des lecteurs-poètes.

Avant de conclure, j'aimerais brièvement montrer, à partir d'un poème d'André Schmitz, comment quelques vers peuvent traverser d'une traite le Livre en son entier. Mais j'ajoute que cette traversée est seulement possible, sous peine de monnayer la cohérence par un affaissement de la complexité, dans un langage qui, loin d'élucider le mystère, propose, au contraire, de le relancer une fois encore.

Un peu de salive, une haleine
sur la froide argile des mots.
Pour que les mots soient
paroles.

Un peu de limon
soufflé sur l'infinif du verbe.
Pour que le verbe devienne
chair.

Un peu la folie d'une foi
dans l'épaisseur des rigueurs et des sagesse.
Pour que l'homme ose à nouveau
marcher sur les eaux de l'Écriture⁵.

Que fait un tel poème ? Il raconte l'accession aux « paroles » puis à la « chair », et l'on pourrait légitimement assimiler ces deux quêtes à celle de l'humanité même, telle qu'elle nous est décrite en la Genèse. Mais le tout vient buter étrangement sur une audace impossible et cependant récurrente : celle de « marcher sur les eaux », sur les eaux de la Bible. Comme toute audace, celle-ci procède d'une désobéissance – à « l'épaisseur des rigueurs et des sagesse ». Et ce

⁵ André SCHMITZ, *Raclements d'ailes, L'Arbre à Paroles*, 1994.

texte révèle que, pour Schmitz, la lecture des Écritures demeure un exercice de déraison, qui rejoint la déraison de l'homme et l'extirpe cependant de la folie, par l'être-en-suspens du poème. La poésie, ou la lecture de la Bible nous sauvent du monolithisme obsessionnel des sages (trop) rigoureuses. Elles nous sauvent également – au prix de quelle audace ? – de la noyade dans le(s) vague(s).

Mais ce n'est pas tout. Si ce poème raconte la naissance des paroles dans le corps, il renvoie également, par une prodigieuse métonymie, toute l'Écriture à un passage des évangiles⁶, assimilant du même coup le lecteur et le poète aux personnages du Livre et le Livre lui-même à une mer à traverser. Il s'agit donc de traverser l'Écriture, de la quitter, en somme, en sachant bien qu'il faudra y revenir, « oser à nouveau » le parcours, ou, plutôt, y oser plus tard un parcours nouveau.

Pour une lecture poétique de la Bible

J'en viens donc, pour conclure, à encourager une lecture poétique des Écritures. Nul ne doute, pour l'appréhension du Livre, de l'intérêt de l'histoire, de l'exégèse, de la théologie. Des lectures sociologiques ou psychanalytiques trouvent aujourd'hui – et c'est fort heureux – leur légitimation. Alors, pourquoi ajouter à cet outillage celui de la poésie ?

On aura d'abord compris, je l'espère, que, par poésie, je n'entends pas guimauves et fleurettes. La poésie n'est pas un artisanat décoratif. Je la lis et je l'écoute au contraire comme une expérience offerte à tous d'éprouver notre statut de parlants.

On m'objecte souvent que lire de la poésie est difficile. Peut-être, mais cette difficulté ne requiert d'autre compétence que la simple lecture. Un lecteur de poèmes sait qu'il ne va pas tout comprendre, et je vous assure que, de ce point de vue, la pratique et l'expérience ne changent rien.

Si, donc, nous lisons des poèmes, c'est pour partir infiniment à la recherche du sens ; c'est aussi, c'est même surtout, pour retrouver en nous la stupeur de l'enfant qui nomme. Pour en revenir une fois encore à l'épître aux Hébreux, je dirais que la poésie est, en quelque sorte, le lait du mystère. Elle nous habitue – c'est paradoxal, mais c'est aussi, probablement vital au point de vue spirituel – à ne pas nous habituer à parler. Elle nous révèle que la Parole, dont il est tant question dans la Bible, si elle nous attire, demeure impossible à

⁶ Matthieu 14, 22-23. Marc 6, 45-52. Jean 6,16-21.

clôturer dans le langage. Je crois profondément à cette fonction, quand il m'arrive de dire que « la poésie emploie les mots de la tribu pour dire à la tribu qu'avec tous ses mots elle n'a pas tout dit ». L'essentiel reste à dire. Les poèmes en témoignent à l'infini.

Une lecture poétique de la Bible a le mérite de nous engager, dans la mesure où elle prévient notre tentation de codifier les Écritures, de les expliquer à bon compte, de les réduire à des énigmes. Les Écritures saintes se dressent devant nous, en effet, et nous voilà interloqués. Sans cette stupeur, où serait la nouveauté de la Bonne Nouvelle ? Mais ce temps d'arrêt, cette seconde de silence pendant laquelle bon nombre d'images construites sur les textes ont l'occasion de s'effondrer, permet aux lecteurs que nous sommes de retrouver une parole plus proche de nous, plus proche du corps, puis de la partager, avec un peu de modestie – enfin – quant au sens de ce que nous avons lu. Les poètes n'ont rien fait d'autre, je crois. La Bible a requis⁷ leur parole. Ils nous la passent, à leur tour.

Bd de la Révision, 27
B – 1070 BRUXELLES

Lucien NOULLEZ

⁷ Cf. Paul BEAUCHAMP, *L'un et l'autre Testament, 2. Accomplir les Écritures*, Paris, Seuil, 1990, p. 98 : « Peu de temps est donné à l'homme, dans son voyage, pour s'orienter à travers un pays dont il n'a qu'une carte très sommaire. Où vont les lettres, où va l'écriture ? Aucun être humain ne pourra s'enfermer avec les livres assez longtemps pour répondre à cette question scientifiquement ! Heureusement, les messages parlent d'autant plus fort qu'ils s'adressent en nous, non à ce qui doit savoir, mais à ce qui doit décider. Nous ne sommes pas autorisés à répondre, mais nous en sommes requis. »